

LES VOISINS
ET AUTRES NOUVELLES

DIANE OLIVER

LES VOISINS
ET AUTRES NOUVELLES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marguerite Capelle

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Neighbors and Other Stories*
Éditeur original : Grove Atlantic, New York

« Les Voisins » et « Les Clés de la ville » ont été publiées pour la première fois dans *The Sewanee Review* en 1966. « Dispensaire », « La route est bouchée » et « Ici on ne sert pas de mint julep » ont été publiées dans *Negro Digest*, respectivement en 1965, 1966 et 1967. « Le Placard du dernier étage » a été publiée dans *Southern Writing in the Sixties* en 1966. « “Pas de cassonade dans leur lait” » a été publiée pour la première fois dans *The Paris Review*, n° 244, été 2023.

© Cheryl Esther Oliver, 2024
Introduction © Tayari Jones, 2024

Et pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03909-0

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| Préface ... | 9 |
| Les Voisins ... | 19 |
| Le Placard du dernier étage ... | 45 |
| Avant le crépuscule ... | 63 |
| Dispensaire ... | 89 |
| Ici on ne sert pas de mint julep ... | 103 |
| Les Clés de la ville ... | 121 |
| La Visiteuse ... | 139 |
| Banago Kalt ... | 171 |
| Quand les pommes sont mûres ... | 191 |
| La route est bouchée ... | 211 |
| « Pas de cassonade dans leur lait » ... | 229 |
| Ces voix glacées ... | 239 |
| Notre sortie au musée de la Nature ... | 269 |
| Les araignées ne versent pas de larmes ... | 285 |

PRÉFACE

Il y a un an encore, je n'avais jamais entendu parler de l'époustouflante créatrice de nouvelles que fut Diane Oliver. C'est un peu embarrassant de l'admettre, étant donné que je suis romancière et professeure. En outre, Diane Oliver et moi partageons un certain nombre de traits communs. Toutes deux noires, originaires du Sud et filles d'enseignants, nous avons toutes les deux étudié dans des facultés de jeunes filles, et fréquenté les bancs de l'université de l'Iowa. Née en 1943 – la même année que ma mère –, Diane avait une génération d'avance, et elle m'a ouvert la voie. Et pourtant, allez savoir comment, je n'étais jamais tombée sur son travail, pas même au Spelman College, dont la spécialité en littérature anglaise accorde une place prééminente aux œuvres écrites par des femmes noires. Au début, je m'en suis voulu. Pourquoi n'avais-je pas été plus assidue en troisième cycle ? Diane Oliver a publié quatre nouvelles de son vivant, et deux autres à titre posthume. Son travail a été diffusé dans le *Negro Digest* et la *Sewanee Review*, puis repris dans l'anthologie *Right On !* En somme, *Les Voisins* était juste là, caché sous notre nez. Après y avoir réfléchi davantage, j'ai blâmé les gardiens du temple

Préface

– quels qu'ils soient – de ne pas avoir inclus Diane Oliver dans les anthologies qui constituent le programme des formations en écriture. Mais au bout d'un moment, je me suis lassée de chercher une raison, et j'ai choisi de célébrer cette découverte.

Ma rencontre avec *Les Voisins* a été assez peu commune. J'ai reçu un exemplaire imprimé sur papier ordinaire, sans couverture intrigante ni commentaire élogieux de grandes plumes, pas même un paragraphe de l'éditeur pour fournir des éléments de contexte ou un résumé. La seule chose que je savais, c'était que l'autrice était noire et que le manuscrit allait être publié. La liasse de feuilles annonçait simplement : « Les Voisins ». J'aurais pu demander plus d'informations ou faire une rapide recherche sur Google. Mais j'ai préféré reconnaître cette occasion pour ce qu'elle était : une chance de laisser ses propres mots m'initier à l'œuvre de Diane Oliver.

Cet époustouflant recueil de nouvelles est un véritable bijou. Quand j'étais jeune autrice, je me rappelle avoir reçu ce conseil d'une camarade : « Imagine que le monde tel que nous le connaissons est révolu. Maintenant, imagine que les gens du futur essaient de trier tous ces décombres. Eh bien, voilà à quoi servent les livres... à aider les suivants à comprendre ce qui a bien pu se passer. » J'avais presque oublié cette étincelle de sagesse estudiantine, jusqu'au jour où j'ai découvert les premières pages de ce livre. Lire *Les Voisins*, c'est avoir le sentiment de parcourir une capsule temporelle qui serait restée scellée et enfouie dans la cour d'une église épiscopale méthodiste afro-américaine du sud des États-Unis, au début des années 1960. Les enjeux

Préface

politiques de l'époque – autrement dit, la fin de la ségrégation raciale – infusent la narration, car il s'agit là du changement sociétal le plus important depuis la fin de l'esclavage. Diane Oliver explore cette Amérique en mutation, tout en documentant avec brio la culture des Noirs américains du sud de son pays. Elle conserve la mémoire des travailleuses domestiques contraintes de laisser leurs propres enfants chez elles pour aller tenir la maison d'une riche famille blanche. Si les cabans à col en raton laveur font fureur chez les fortunés, les pauvres s'enorgueillissent d'avoir lavé et repassé leurs modestes tenues. « Le Nord » et « Chicago » sont synonymes de terre promise, où l'on peut gagner un salaire décent et envoyer ses enfants à l'université. Voici le monde de Diane Oliver, et elle en éclaire le moindre recoin.

La nouvelle éponyme « Les Voisins » contraste abruptement avec l'image culte de la petite Ruby Bridges, six ans, toute pimpante avec ses nattes et son tablier, première à intégrer courageusement une école primaire jusque-là réservée aux Blancs. La fillette est entourée de marshals fédéraux. Cette célèbre photo ne montre pas la foule d'adultes qui la conspuent ni l'enfant seule dans sa salle de classe, puisque les autres parents avaient retiré leurs enfants en signe de protestation. Norman Rockwell a recréé cet épisode dans son tableau *The Problem We All Live With* (*Notre problème à tous*), mais la fillette est représentée sur fond de jets d'ordures et de graffitis racistes. Dans sa nouvelle la plus célèbre, Diane Oliver nous emmène là où les caméras de télévision n'iront jamais. C'est l'histoire d'une famille, la veille du jour où leur garçon de six ans doit intégrer sa nouvelle école, tout seul.

Préface

Si l'on voit bien les dynamiques à l'œuvre dans le foyer familial, le chemin à suivre est loin d'être évident. Malgré le triomphe représenté par l'arrêt *Brown v. Board of Education*, est-il juste d'un point de vue moral d'envoyer un enfant dans un endroit où, au mieux, il ne sera pas le bienvenu ? Un voisin s'interroge : « J'espère juste qu'y craint pas de se faire cracher dessus. » Au lendemain d'une nuit sans sommeil, la mère s'adresse au père : « C'est notre enfant. Quoi qu'on fasse, on sera responsables. » La question qui se pose alors est plus personnelle que politique. Est-il possible de faire la distinction entre l'intérêt supérieur de la race et celui de leur petit garçon ? Quelle que soit leur décision, il est impossible pour le lecteur de les juger, car Diane Oliver nous oblige à chausser leurs souliers, et pour escalader une montagne, qui plus est.

Elle revisite le sujet dans « Le Placard du dernier étage ». Winifred, qui vient d'entrer à l'université, en a assez d'être la « Grande Expérience ». Son premier jour à la fac marque la treizième année de l'abolition de la ségrégation dans le système éducatif. « Son père n'avait pas ménagé ses efforts pour la faire admettre dans cette université, multipliant les requêtes auprès des membres du conseil d'administration et les menaçant même de poursuites judiciaires. Elle avait eu honte de ne pas avoir envie d'y aller. » Bien que ses parents aient les moyens de la vêtir à la dernière mode, elle ne s'intégrera jamais sur le campus de cette université pour belles du Sud. Isolée, loin de chez elle et marginalisée à cause de sa couleur de peau, la santé mentale de Winifred se détériore peu à peu. Alors qu'elle quitte la fac, brisée, il est tentant de voir dans cette nouvelle une conclusion de

Préface

l'histoire entamée dans « Les Voisins », justifiant le choix de la famille qui avait préféré ne pas envoyer le petit Henry à l'école des Blancs. Mais en la relisant avec honnêteté, on finit par se demander si c'est le racisme de son école qui rend Winifred malade, ou plutôt ses parents, pour qui le combat pour les droits civiques semble être un jeu.

Même si l'arrêt *Brown v. Board of Education* fut un véritable séisme, balayant la doctrine « séparés mais égaux », la plupart des personnages noirs de ce recueil auraient sûrement considéré le séjour de Winifred à la fac comme un problème de bourgeois. Ce sont ces femmes qui font des ménages, ces enfants qui dorment sur des paillasse à même le sol, et ces bébés qui naissent en ayant « peur de respirer ». Le talent de conteuse de Diane Oliver ne serait pas ce qu'il est sans leurs paysages émotionnels d'une infinie richesse.

« La route est bouchée » raconte l'histoire de Libby, jeune mère employée au service de Mrs Nelson. Son mari, Hal, a filé Dieu sait où. Par bien des aspects, la nouvelle revisite, voire détricote, le récit de la bonne noire qui finit par aimer la famille de sa patronne comme si c'était la sienne. Bien que le cœur de l'histoire se déroule dans la cuisine de Mrs Nelson, il est évident que le travail domestique est un *labeur* pour Libby, non une *vocation*. Alors qu'elle prépare le petit déjeuner de la famille, elle s'inquiète pour son propre bébé, abandonné dans un panier à linge sur la véranda de sa baby-sitter, à six heures et demie du matin. Quand elle réchauffe la soupe pour le déjeuner, elle pense à sa fille contrainte de chaparder des fruits tombés. Et à tout cela se superpose l'attente de son mari, Hal, faite de désir, de colère et d'inquiétude mêlés. Elle brûle de le retrouver

Préface

en tant qu'amant et compagnon, mais elle aspire aussi à la sécurité et à la respectabilité procurées par un mari qui resterait à la maison. Quand elle le retrouve enfin, elle se moque bien de la famille Nelson.

Elle se dirigeait droit sur lui à présent [...] Elle se demanda un instant ce qu'elle allait dire. Elle avait imaginé son retour, mais pas à un moment aussi absurde. Pourtant, elle se sentait étrangement sûre d'elle [...] Elle continua à avancer, et même à cette distance, elle voyait bien que c'était de lui que tous ses enfants tenaient leurs pommettes saillantes.

Quand ils se touchent enfin, les retrouvailles sont sensuelles, mais entachées par la colère de Libby à cause de sa longue absence. Elle est épuisée, et honteuse d'en être réduite à voler des tranches de jambon dans la cuisine d'une Blanche pour nourrir ses enfants. Son mari lui annonce qu'il a acheté une voiture bleue, avec des housses de siège flambant neuves. Frustrée qu'il dilapide ainsi ses économies, elle comprend que « si elle le voulait, lui, elle n'aurait d'autre choix que de vouloir la voiture, aussi ». Ils rentrent à la maison, prêts à reprendre leur vie commune. Hormis le sac en papier rempli de nourriture volée, les Nelson sont parfaitement oubliés.

Diane Oliver analyse avec une impressionnante complexité la diversité de l'expérience noire dans le sud des États-Unis. Elle comprend la vie d'une femme pauvre prête à faire des kilomètres à pied pour emmener ses enfants chez le médecin. Elle éprouve de la sympathie pour un couple contraint par le racisme à s'installer au fond des bois, où ils

Préface

sont en proie à une rage meurtrière. Elle sait ce qui pousse les familles miséreuses à vendre tout ce qu'elles possèdent pour s'acheter un billet de train direction le Nord, sans la moindre idée de ce qui les attend. Et pourtant, elle peut aussi décrire la vie intime d'une épouse de médecin, forcée de se coltiner une belle-fille revêche, juste au moment où ce type d'existence subit l'impact des changements de mœurs raciales et sociétales.

Si les vies des Noirs se transforment avec l'abolition de la ségrégation, celles des Blancs aussi, et Diane Oliver les observe également. « Les araignées ne versent pas de larmes » explore une histoire d'amour mixte, dans le sillage de *Loving v. Virginia*. L'héroïne, Meg, est une « [...] demoiselle Kelham. Toutes les filles de sa famille défilaient lors de la parade annuelle des Filles de la Confédération, souriant aux bandes de gamins noirs qui leur faisaient signe jusqu'au cimetière. » Meg, à présent divorcée, tombe amoureuse de Walter Davison Carter, un riche médecin. Bien qu'il puisse passer pour portugais, ou pour n'importe quel étranger au teint mat, il est clairement noir. De plus, il est marié à une femme atteinte d'une maladie incurable. Cela devrait être un déshonneur, ne serait-ce qu'« au nom de sa grand-mère », et pourtant la relation s'épanouit et survit aux années. Pour Meg, aimer quelqu'un en dépit de la barrière de la race aura un prix. Découvrant son idylle, ses amies prennent leurs distances, uniquement parce qu'« il a l'air, enfin tu vois, de vouloir se faire passer pour blanc ».

L'épouse de Walt finit par mourir, et le couple se marie. Meg perd tout contact avec son ancienne vie, mais découvre que son rôle de maîtresse était bien plus satisfaisant que

Préface

celui d'épouse. Diane Oliver choisit de ne pas mettre la race au centre de leur conflit conjugal. « Il la possédait, exactement comme il possédait la maison, les voitures, et ces pauvres gens persuadés que leur cœur allait s'arrêter de battre si jamais son mari arrêtait la médecine. »

Avec une grande finesse, Diane Oliver laisse la question raciale déterminer la vision qu'a Meg de leur relation, pendant tout le temps où Walt lui fait la cour. Il y a même un moment, juste avant leur mariage, où elle s'en veut de le considérer encore comme une personne « de couleur », après tant d'années d'intimité partagée. Mais dès qu'ils sont unis, le genre se met à peser davantage que la race. Elle est son épouse et se trouve être blanche. C'est ce que l'on appelle l'*intersectionnalité*.

Les Voisins est l'une de ces rares œuvres de fiction qui sont à la fois ancrées dans leur époque et en avance sur leur temps.

Récemment, lors d'une interview, on m'a demandé de dresser la liste des écrivaines que je considérais comme mes marraines littéraires. J'ai cité les plus grandes – Zora Neale Hurston, Toni Morrison, Ann Petry – et puis j'ai ajouté Diane Oliver. Son nom m'a surpris autant qu'il a surpris la journaliste. Je ne connais pas son œuvre depuis longtemps, mais j'ai le sentiment que, malgré tout, sa pensée a influencé la mienne. Une part de moi estime que c'est impossible, mais celle qui est capable de ressentir la présence des esprits reconnaît qu'au contraire, c'est tout à fait plausible.

Écrire de la fiction peut être une expérience surnaturelle. N'est-il pas magique et inexplicable de transcrire ainsi un

Préface

imaginaire en signes sur la page, aussi lisibles que durables ? Je suis convaincue qu'au moment où elle rédigeait ces textes, du haut de ses vingt-deux ans, Diane Oliver inscrivait toutes ces histoires dans l'air même que nous respirons, dans notre eau et notre terre. Nous avons tous des ancêtres que nous n'avons pas eu le plaisir de rencontrer, mais dont nous portons l'héritage dans notre chair. Leur mémoire se niche dans la nôtre. Leurs mots nous appartiennent, que nous le sachions ou non.

Tayari Jones
Atlanta, Géorgie, 2023

Les Voisins

Le bus qui abordait le carrefour entre Patterson et l'avenue Telford offrait un spectacle monotone, à cette heure du soir. Parmi les quatre passagers debout à l'arrière, elle ne repéra aucun de ses amis. Il y avait surtout des femmes, confortablement installées sur les banquettes doubles, des bonnes et des cuisinières qui rentraient du travail ou bien des secrétaires qui avaient fait des heures supplémentaires, dans les bureaux de l'usine. La fabrique de coton était située à l'extérieur de la ville, près de la maison où elle-même était employée. Elle remarqua que quelques hommes se trouvaient également à bord. De simples ouvriers, ça se voyait, à l'exception de ce monsieur très élégant en costume gris sombre, muni de ce qu'elle imaginait être un parapluie à bouton-poussoir.

Il avait l'allure de quelqu'un qui prenait sa voiture pour se rendre au travail, d'habitude. Immédiatement, elle décida que l'automobile avait sûrement refusé de démarrer ce matin, ce qui l'avait contraint à faire le trajet en bus. Elle-même était postée au fond, debout, pour observer les passagers. Ses bras atteignaient tout juste la barre et elle faisait de son mieux pour ne pas valdinguer à chaque embardée. Mais au moindre virage, sa tête était projetée contre la fenêtre. De plus, ses

cheveux commençaient à se défaire, et des frisettes noires se balançaient entre ses yeux. Elle regarda les gens qui l'entouraient. Il y avait quelques Blancs, mais la plupart étaient de la même couleur qu'elle. Au moins, étudier ses compagnons de route l'empêchait de penser au lendemain. Même si en réalité, elle avait hâte d'y être, et que tout ça se termine.

Elle s'agrippa plus fort à la banquette capitonnée de cuir vert, et regretta de ne pas avoir ses lunettes. Deux personnes la séparaient de l'homme au parapluie qui se tenait un peu plus loin vers l'avant du bus, de l'autre côté du couloir, si bien qu'elle le distinguait parfaitement entre les autres passagers. Elle le regarda déplier le journal du soir, tendit le cou pour voir ce qu'il y avait en une. Elle s'efforçait impatiemment de déchiffrer les gros titres quand elle se rendit compte qu'il avait levé le nez et la dévisageait, non sans curiosité. Se mordant la lèvre, elle détourna la tête et contempla le paysage jusqu'à ce que le centre-ville soit en vue.

Elle allait devoir attendre d'être rentrée pour voir s'ils figuraient de nouveau dans le journal. Parfois, elle avait l'impression que si quelqu'un les prenait encore en photo, elle allait se mettre à hurler. Lundi dernier, les reporters étaient déjà dans l'infirmerie quand elle avait amené Tommy pour sa dernière injection contre la polio, à l'école maternelle. Elle ne comprenait pas comment on pouvait se montrer aussi cruel envers un enfant. Le flash s'était déclenché pile au moment où l'aiguille pénétrait, et tout ce qu'on voyait sur le cliché, c'était la bouche béante de Tommy.

Le bus était en train de se ranger et freina brutalement, ce qui la fit sursauter et perdre le fil de ses pensées. Tenant

fermement le sac en papier qui contenait son uniforme, elle se fraya un chemin vers la porte. Étant au fond, elle fut l'une des premières à descendre. Dehors, l'air nocturne était humide et lourd, et sa robe lui collait au corps. Elle regarda le ciel et se rappela que la météo annonçait de la pluie. Comme s'ils avaient besoin de ça... pourquoi, se demanda-t-elle, fallait-il qu'il pleuve, pour couronner le tout ?

La rue principale était étrangement silencieuse, mais elle se dit que son imagination devait lui jouer des tours. D'ailleurs, la plupart des boutiques étaient fermées depuis dix-sept heures.

Elle s'arrêta pour jeter un coup d'œil à un imperméable réversible dans la vitrine de chez Ivey, mais bien qu'elle ait désormais un emploi à plein temps, elle n'avait pas la tête à s'intéresser à la mode. Elle allait se remettre en marche, quand un coup de klaxon retentit. Mi-effrayée, mi-curieuse, elle chercha alentour et repéra un homme au volant d'une voiture grise, qui lui faisait signe de venir. Elle ne le connaissait ni d'Ève ni d'Adam mais, constatant la présence d'une femme élégamment vêtue sur le siège passager, elle s'approcha.

« T'es la fille de Jim Mitchell, c'est ça ? l'interrogea-t-il. Toi c'est Ellie, ou bien c'est l'autre ? »

Elle opina, se demanda qui cela pouvait être, et s'il avait beaucoup bu.

« Bon, mon petit, poursuivit l'homme en se penchant par-dessus sa compagne, tu ne me connais pas, mais ton père si, alors tu vas lui dire que s'il arrive quoi que ce soit à ce gamin demain, on se tient prêts à faire le nécessaire. »

Il la regardait droit dans les yeux, et elle promit de transmettre le message.

Au moment où l'homme allait redémarrer, la femme tendit la main pour toucher le bras d'Ellie. « Dépêche-toi de rentrer, ma petite, la nuit est presque tombée. »

Avant qu'elle n'ait eu le temps de s'enquérir de leurs noms, la Chevrolet avait disparu au coin de la rue. Ellie aurait bien aimé que quelqu'un apparaisse comme par magie et vienne lui retracer par le menu tout ce qui s'était passé depuis le mois d'août. Alors, elle parviendrait peut-être à distinguer la réalité de ce qui n'était que le fruit de son imagination, ces deux derniers jours.

Elle traversa le quartier commerçant et parvint devant chez Tanner, où elle aperçut Saraline occupée à peler des oranges derrière la vitrine. Tout dans cette échoppe était peint en vert ou en orange, et Ellie ne put s'empêcher de se dire que sa pauvre amie détonnait un peu. Elle s'arrêta pour lui faire signe, et vit Saraline désigner sa montre de la pointe du couteau, puis son petit copain, au fond du magasin. Ellie hocha la tête pour montrer qu'elle avait compris. Sara voulait qu'elle prévienne son grand-père qu'elle allait encore devoir travailler tard. Ni l'une ni l'autre ne comprenait pourquoi le vieil homme n'appréciait pas Charlie. Saraline avait terminé le lycée trois ans avant Ellie, il était temps qu'elle se marie. Sous les yeux de son amie, la jeune fille interrompit sa tâche, juste le temps de croiser les doigts. Ellie hocha de nouveau la tête, mais elle avait bien peur que tous les doigts croisés du monde ne suffisent pas à prévenir les ennuis, demain.

Elle s'arrêta au feu pour parler à une femme rabougrie, avachie contre le mur d'un immeuble. Raclant le trottoir avec les semelles de ses tennis, Ellie attendit que l'autre ouvre la bouche pour lui faire son sourire habituel. Les gamins aimaient bien l'embêter pour la faire causer : comme il ne lui restait plus qu'une dent, ils l'avaient surnommée la Poinçonneuse de Beignets. Mais la femme ne bougeait pas d'un cil, aussi immobile que tout le reste, depuis le début de la semaine.

De là où elle se tenait, en face du parking du supermarché Sears et Roebuck, Ellie apercevait leur maison parmi toutes celles qui bordaient la rue de l'Assistance sociale, comme l'avaient rebaptisée les Blancs. Ces gens de la presse la faisaient enrager chaque fois. Tous leurs articles insistaient sur le côté fruste des gens qui vivaient là. Les reporters ne précisaient jamais que sa famille ne dépendait pas de l'aide sociale, par contre ils mentionnaient systématiquement leur adresse. Elle marqua une pause pour observer une bande de gosses sur le trottoir d'en face, en train de se disputer une balle en caoutchouc. Il y avait toujours des petits Blancs pour venir se mêler à eux, dans le quartier, mais c'était presque comme si ces jeux partagés obéissaient à une règle tacite. Dès l'instant où chacun entrait à l'école, plus personne ne jouait ensemble.

Elle traversa au carrefour, ignorant les voitures arrêtées au feu, et plus elle approchait de sa rue, plus elle se rendait compte que le journal avait raison. Les maisons étaient laides, il n'y avait même pas d'arbres, rien qu'un peu de gazon miteux et des buissons clairsemés. Comme elle coupait entre les voitures massées sur le bitume gluant, elle remarqua la